

## **Pour laisser parler nos créateurs...** **Le passage du temps**

Catherine Martin

---

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49791ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Martin, C. (1994). Pour laisser parler nos créateurs... Le passage du temps. *Séquences*, (175), 12–12.

## DROITS AU CŒUR

Cette série de court métrages d'animation inspirée de la Charte des droits de l'enfant est une initiative de l'ONF plus précisément de la productrice Thérèse Descary. Un premier volet destiné aux enfants de 5 à 8 ans, une série de sept films d'animation est déjà complétée. Radio-Canada, un des partenaires du projet, a déjà diffusé deux fois le premier volet. Les ventes de vidéo cassettes vont bon train et on inaugure déjà le deuxième volet destiné aux jeunes de neuf à douze ans. Le lancement officiel de cette deuxième série de sept films animés se fera le 26 février en collaboration avec l'organisme *Les 400 coups*.

**Ex-enfants** de Jacques Drouin ainsi que **Une artiste** de Michèle Cournoyer sont déjà disponibles. Bien que la cause soit louable, les critiques et les gens du milieu ont grincé des dents au visionnement du premier volet; on reproche au produit d'être un peu trop moralisateur et peu subtil... Du côté de l'Office, en la personne de Benoît Côté, agent de mise en marché, on se dit un peu déçu, non de l'accueil du public mais de l'accueil critique peu clémente. Les auteurs et réalisateurs sont totalement libres me dit-il, aucune ingérence au niveau créatif... On compte ici et là quelques réalisateurs permanents du studio d'animation de l'Office mais également des pigistes, emballés par l'idée qui ont soumis leurs scénarios et qui comptent pour presque la moitié des réalisateurs dans l'ensemble du projet. Les films sont sans paroles ce qui permet une distribution internationale sans embûches. Des contraintes de départ, me dit Benoît Côté, il y en avait certes quelques-unes, moins liées au partenariat qu'au marché visé; le marché des écoles par exemple impose d'emblée une certaine rigueur d'images et de contenu...

Et puis des partenaires financiers, il en faut bien lorsqu'on gère des idées coûteuses. Par contre aucune contrainte ou censure n'a été imposée aux créateurs m'assure-t-il.

Cela étant dit les films du deuxième volet destinés à des enfants un peu plus vieux se seraient «libérés» de la lourdeur pédagogique du volet précédent; j'ai visionné **Une artiste** de Michèle Cournoyer et j'ai été séduite, d'une part par la technique d'animation de tournage réel et d'infographie, d'autre part par son scénario ouvert, libre quoique manifeste... Je crois que pour se permettre de juger l'ensemble du projet, il faut d'abord voir chaque film comme entité autonome, faisant partie d'une production thématique. On prépare déjà le terrain pour le troisième volet, destiné aux enfants de treize à dix-sept ans, qui comme les deux précédents comportera sept films mais aura la particularité d'être réalisé par des créateurs d'un peu partout à travers le monde. On m'a informée que la participation canadienne prendra la forme de l'œuvre de Michèle Cournoyer. À voir et à suivre.

Marie-Claude Dionne

*Pour laisser parler nos créateurs...*

## LE PASSAGE DU TEMPS

*Catherine Martin, la réalisatrice de Nuits d'Afrique, nous propose ici un soliloque qui, nous l'espérons, marquera le début d'un dialogue avec le public québécois.*

Ce matin, les yeux encore embués de sommeil, je regardais les nuages déplacés par le souffle puissant du vent. Ils traversaient le cadre de ma fenêtre comme le champ d'une caméra.

Un d'entre eux ressemblait à une de ces têtes mystérieusement installées à l'Île de Pâques. Le nuage la représentait couchée, de profil, un gros nez et de grosses lèvres semblant prêtes à prononcer un mot...

Je ne saurais jamais lequel car cette vision éphémère s'est métamorphosée, le temps de son passage dans le cadre de ma fenêtre, en une nouvelle création mouvante. J'imagine alors une autre personne, elle aussi à sa fenêtre, qui verrait défilier une licorne ou un rhinocéros formés par ces nuages poussés par le vent.

J'aurais aimé filmer cette apparition en un long plan fixe qui assurerait l'impression du temps. Du temps qui passe. Quelque chose que seul le cinéma, par sa nature même, est capable de saisir et de représenter par la durée.

Me revient alors en mémoire, par je ne sais quel mécanisme de la pensée, le livre de Roland Barthes, *La Chambre claire*, lu il y a plusieurs années, où il est question de photographie mais aussi, du moins dans le souvenir que j'en garde, du temps qui passe. Le «ça a été» de l'objet photographique.

Ce n'est pas de ce livre, qui fut à l'époque où je le lisais, une sorte de livre de chevet, dont je voulais parler mais d'autre chose. À vrai dire, je ne savais pas de quoi je voulais parler dans ce texte-ci et pourtant, l'exercice du premier jet spontané m'a mené au centre de ce qui me préoccupe en ce moment. Cette impression diffuse, peut-être un peu nostalgique j'en conviens, que le cinéma n'est plus et ne sera plus ce qu'il «a été».

Entendons-nous bien: c'est une impression et non une affirmation. Une inquiétude, tout au plus...

Alors, si le cinéma n'est plus ce qu'il a été, qu'est-il devenu? Qu'en est-il devenu de sa nécessité? Le cinéma en tant qu'art (peu importe ici les moyens de production dont il a besoin pour exister), est-il appelé à disparaître afin de satisfaire ce qu'il est convenu d'appeler «le plus bas dénominateur commun»?

Quand un film ou l'ensemble d'une oeuvre d'un cinéaste peut, par exemple, transformer notre vie, quand il nous permet de voir, de «re-voir» le monde d'une manière nouvelle, qui nous touche au plus profond de nous-mêmes, en ce lieu du mystère, ce lieu des transformations qui se déroulent à notre insu et que l'on pourrait appeler l'âme, alors la nécessité du cinéma s'impose d'elle-même. Il devient par le fait même essentiel à notre vie, comme le pain et l'eau.

Ce qui est inquiétant c'est qu'il se fait de plus en plus rare ce cinéma-là. Mais peut-être que les films qui le représentent ont toujours été rares et que c'est cette rareté même qui le rend précieux et mémorable.

On peut penser que la foi est responsable du déplacement mystérieux des statues de l'Île de Pâques, image de ma rêverie matinale. La foi. Celle qui justement déplace des montagnes. Celle qui anime les cinéastes qui aiment à penser que leurs films traduisent cette foi.

Une phrase, comme échappée d'un rêve, résonne en moi. Un appel? Non. Un murmure, un chuchotement. «Ne pas perdre la foi.»

Catherine Martin

